

Homosexualité(s) et Littérature



RAI, M

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique
Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères

Tel: + 33 (0)5 61 60 28 50

Fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-044-8

EAN: 9782355540448

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: mars 2009

Copyrights:

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

© 2009 à leurs auteurs respectifs

Cahier de la *RAL, M* n°10
Homosexualité(s) et littérature

dirigé par Benoît Pivert



© Valérie Constantin

Sommaire

~Préface - *Benoît Pivert* - p.11

~La tentation - p.33

- ✧ L'amour fou - *Patrick Cintas* - p.35
- ✧ Tharavad, ce que disait le soufi - *K.P. Ramanunni* - p.41
- ✧ Le pavillon du Congo - *Luc Roger* - p.53

~La discrétion - p.63

- ✧ Le langage homoérotique arabe ou le contraste du corps écrit/décrit - *Ahmed Kbarraz* - p.65
- ✧ *La Religieuse* de Denis Diderot ou l'art de la confession homotextuelle - *Marine Piriou* - p.71
- ✧ «Écrire à voix basse»: rhétorique de l'homosexualité masculine dans *Monsieur Auguste* de Joseph Méry - *Przemysław Szczur* - p.87
- ✧ Écume rose, écume noire - *Arnaud Delcorte* - p.99

~L'obsession - p.115

- ✧ Cellule métallique - *Pascal Truchet* - p.117

~La joie - p.123

- ✧ Garçons, putes et vieillards... De l'érotisme homosexuel à l'Expansion cosmique dans l'œuvre de François Augéras - *Jacques Isolery* - p.125
- ✧ Tribadisme et lesbianisme dans *Les Fleurs du Mal* - *Myriam Robic* - p.145

~L'art - p.157

- ✧ Une odeur de cadavre et d'encens. Josef Winkler et l'Autriche - *Benoît Pivert* - p.159
- ✧ La vie en *clair-obscur*. La figuration amoureuse dans le roman *La course à l'abîme* de Dominique Fernandez - *Marius Voinéa* - p.171
- ✧ Les reliefs du plaisir - *Benoît Pivert* - p.191
- ✧ Voir Pablo - *Patrick Cintas* - p.197

~L'amour - p.229

- ✧ L'amour, la mort, la mère dans *Une femme m'apparut...* de Renée Vivien Dominique - *Joëlle Lalo* - p.231
- ✧ *Une femme seule* d'Annemarie Schwarzenbach et la disruption du genre - *Mathilde Fournier* - p.253

✧ El verbo y la carne - *Oscar Portela* - p.261

✧ Après - *Benoît Pivert* - p.281

✧ Lubai - *Daoud Najm* - p.283

✧ Les balcons fleuris - *Luc Roger* - p.295

~L'homophobie - p.327

✧ Les « antiphysitiques » ou homosexuels dans les *Mémoires* de Canler, ancien chef du service de Sûreté (1797-1865) - *Benoît Pivert* - p.329

✧ Conte de l'homophobie ordinaire - *Luc Roger* - p.343

~Le risque - p.351

✧ Écrire le sida / écrire sur le sida pour le plaisir de l'écriture - *Anca Porumb* - p.353

✧ Le sida comme révélateur des âmes et de la situation sociopolitique dans *Angels in America* de Tony Kushner - *Ulrike Neidl* - p.375

~L'ambiguïté - p.389

✧ Effacements - *Pascal Leray* - p.391

✧ Ma femme est mon plus beau des mecs - *Jean-Claude Cintas* - p.403

~L'humour - p.421

✧ Tite annonce - *Serge Meitinger* - p.423

~Notes - p.435

Homosexualité(s)
et
littérature

Préface

Benoît Pivert^[1]

De même que les auteurs de la Renaissance ironisaient volontiers sur les ténèbres du Moyen-Âge, nombreux sont les jeunes homosexuel(le)s, en ce début du vingt-et-unième siècle, qui, lorsqu'ils ou elles ne sont pas familiers de l'histoire littéraire, ont tendance à considérer le passé comme un énorme trou noir et à situer au XX^e siècle l'émergence de l'homosexualité^[2] en littérature, le XX^e siècle devenant à sa manière leur « siècle des Lumières ».

À y regarder de plus près pourtant, bien que passée obstinément sous silence par tous les manuels scolaires se targuant de présenter la littérature des classiques grecs à nos jours, l'homosexualité est présente dans les textes dès l'Antiquité. Si *Le Banquet de Platon* et le *Satyricon* de Pétrone comptent parmi les œuvres les plus connues, il conviendrait, certes au mépris des frontières entre

genres littéraires, de faire figurer à leurs côtés les *Épigrammes érotiques* de Martial. Plus tard, en Occident, il faudrait ajouter, entre autres, les poèmes homosexuels de François Villon (1431-1463). Ce que l'on ignore souvent, c'est la multitude de poètes du domaine juif et arabo-musulman inspirés par la beauté des garçons. Abou Nawas au IX^e siècle (*Le vin, le vent, la vie*) est sans doute le nom le plus connu mais c'est surtout au XI^e siècle que l'on assiste dans la poésie galante andalouse de langue arabe à une éclosion du genre et au XII^e siècle que les poètes juifs dans l'Espagne chrétienne puisent aux mêmes sources esthétiques, le plus célèbre d'entre eux étant peut-être Abraham ibn Ezra Judas Halévy. Il était difficile d'être exhaustif pour le Moyen-Âge, cela devient parfaitement impossible pour les siècles suivants. On peut citer parmi les écrivains homosexuels l'Anglais Christopher Marlowe (*Edouard II*) (XVI^e siècle), le Français Théophile de Viau (XVII^e siècle), forcé de se convertir au catholicisme et de vivre caché en raison de ses mœurs. Au XVIII^e siècle, le libertinage n'est pas l'apanage des hétérosexuels. La revendication de la liberté de la chair ignore souvent la différence des sexes, ce qui se reflète à la fois chez Sade mais aussi dans les écrits anonymes réunis par Patrick Cardon (*Bordel apostolique*, 1790^[3] et *Les Enfants de Sodome à l'Assemblée Nationale*, 1790^[4]). Au XIX^e siècle, les personnages littéraires homosexuels – encore rares – ne sont pas l'apanage d'écrivains homosexuels, que l'on songe à Vautrin chez Balzac ou aux lesbiennes de Baudelaire, toutefois les penchants homosexuels d'écrivains comme Oscar Wilde ou Verlaine ne sont un mystère pour personne. Si les écrivains homosexuels masculins du XX^e siècle sont suffisamment connus pour que nous n'ayons pas à les énumérer, profitons-en pour souligner ici le développement durant ce siècle d'une littérature lesbienne avec Natalie Barney, Radclyffe Hall, Vita Sackville West et plus tard Violette Leduc, Geneviève Pastre, Jocelyne François et bien d'autres encore.

Ce qui est nouveau au XX^e siècle, ce n'est donc pas la présence de l'homosexualité dans la littérature mais l'évolution du regard porté dans la littérature sur l'homosexualité. L'homosexuel n'est plus systématiquement réduit à ces rôles

classiques de débauché, de démon ou de victime. Son orientation sexuelle ne prête plus également forcément à rire comme dans les pièces de Plaute ou chez le personnage caricatural de Charlus. La fascination-répulsion inspirée par l'homosexuel comme Vautrin ou Dorian Gray s'estompe peu à peu. Toutefois, ce qui est à proprement parler révolutionnaire, c'est surtout l'émergence d'une « littérature homosexuelle » se revendiquant comme telle, s'affirmant avec fierté, écrite par des hommes et des femmes ayant fait de leur « différence » ou de leur « sensibilité » la matière, parfois unique, de leur écriture. Dans le sillage de cette littérature sont nées des librairies destinées avant tout à ceux qui se nomment aujourd'hui « gays », « lesbiennes », « bi » ou « transgenres » – citons à Paris *Les mots à la bouche* ou plus récemment *Blue Book* – tandis que des maisons d'édition décidaient de s'emparer du créneau en créant un segment (« rayon gay » chez Balland^[5]) ou en se dédiant exclusivement à la littérature homosexuelle (Éditions Rosa Winkel en Allemagne, Éditions gaies et lesbiennes à Paris ou encore H&O à Montpellier).

Cette libération de la parole homosexuelle dans l'écriture a fait surgir un certain nombre de questions à bien des égards stimulantes pour une réflexion plus générale sur la littérature. Alors qu'on ne laisse pas de s'interroger sur l'utilité de la littérature ou plus souvent de désespérer de sa capacité à changer la face du monde, la littérature homosexuelle n'offre-t-elle pas précisément l'exemple d'une influence possible de l'écriture sur l'évolution de la société ? C'est, en effet, le film^[6] tiré du roman de Roger Peyrefitte, *Les Amitiés particulières* (1943), qui réunit le 21 janvier 1975 devant l'émission *Les dossiers de l'écran* 19 millions de spectateurs. L'historien Paul Veyne relate avoir entendu le lendemain dans son village du Vaucluse : « Ils ont dit à la télévision que c'était [l'homosexualité] permis »^[7]. En Allemagne, un rôle analogue revint au roman d'Alexander Ziegler, *Die Konsequenz* (1975), porté à l'écran et diffusé en novembre 1977. Le film, bien que partiellement censuré – et non diffusé par la télévision bavaroise – eut

un écho retentissant, fit de l'homosexualité un sujet de société et offrit à des milliers d'individus l'occasion de rompre le silence. Certes, ce fut la télévision qui permit de toucher des millions d'Allemands et de Français mais dans les deux cas, ce fut la finesse littéraire de deux écrivains, Roger Peyrefitte et Alexander Ziegler, qui fit vibrer la corde sensible des téléspectateurs. Il convient bien sûr de ne pas verser dans la naïveté et de ne pas oublier que l'homophobie n'a pas disparu. On peut toutefois légitimement supposer qu'elle est aujourd'hui, dans les sociétés occidentales, devenue l'expression d'un discours minoritaire mais néanmoins violent.

Si la libération de la parole homosexuelle a pu faciliter l'acceptation sociale des gays et lesbiennes, la littérature homosexuelle, elle, semble aujourd'hui prisonnière de multiples questions – à commencer par celle de sa définition. Qu'est ce que la « littérature homosexuelle » ? Une littérature écrite par des homosexuel(le)s ? À propos des homosexuel(le)s ? Destinée aux homosexuel(le)s ?

Renaud Camus avait fait jadis sensation en publiant *Tricks* (1979), récit circonstancié d'aventures sexuelles sans lendemain – et souvent sans paroles — illustrant un certain mode de vie homosexuel faisant de la consommation frénétique des corps un art de vivre. Il ne fait pas de doute que cet ouvrage qui a fait date puisse être considéré comme un exemple de « littérature homosexuelle » dans la seconde moitié du XX^e siècle car répondant à tous les critères que nous avons suggérés (auteur homosexuel, sujet homosexuel, public homosexuel). Toutefois, lorsque ce même Renaud Camus publie aujourd'hui année après année son journal fait de récits de voyages, de notes de lectures et de considérations sur la marche du monde, journal dans lequel la place accordée à la sexualité est devenue infime, s'agit-il encore, parce que l'auteur se revendique comme homosexuel, de « littérature homosexuelle » ?

Au-delà de la définition d'une « littérature homosexuelle », qu'en est-il de la question d'une « écriture homosexuelle » qui, comme la question d'une « écriture féminine », a tout spécialement intéressé les féministes et les lesbiennes dans les années 60/70. Simone de Beauvoir s'est montrée hostile à l'exaltation d'une spécificité féminine. Mona Ozouf semble avoir de manière assez convaincante tordu le cou à l'idée d'une écriture féminine dans *Les mots des femmes, essai sur la singularité française* (Fayard, 1995). Pour autant Frédéric Martel a-t-il raison dans *Le rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968* de porter ce jugement apparemment définitif : « Les tentatives expérimentales, chez les homosexuels masculins et féminins, se sont donc enlisées, l'originalité sombrant dans la confidentialité. [...] L'écriture qui se voulait « tout autre » est devenue simplement « tout opaque » »^[8]. Certes, certaines créations n'ont pas fait florès. Les tentatives des lesbiennes américaines visant à féminiser la langue, à remplacer « woman » par « womon » ou « history » par « herstory », afin d'éviter toute connotation masculine, ont vite versé dans le ridicule mais est-ce à dire que toute recherche sur une « écriture homosexuelle » est définitivement enterrée ?

Il conviendrait ici de se tourner vers les « études gay et lesbiennes » (*lesbian and gay studies*) car c'est là l'un des autres prodiges des rapports entre homosexualité et littérature au XX^e siècle. Tout autant – et peut-être davantage encore que d'œuvres de fiction – l'homosexualité a suscité au cours du siècle dernier une abondante réflexion théorique dont les *lesbian and gay studies* apparaissent comme le meilleur exemple. Parmi les textes qui ont ouvert la voie à ces recherches universitaires, initialement aux États-Unis, il faut noter les articles de Gayle Rubin^[9] et le livre d'Eve Kosofsky Sedgwick, *Between Men. English literature and Male Homosexual Desire*^[10] (1985). Même si aujourd'hui ces recherches sont toujours majoritairement concentrées aux États-Unis, elles se sont étendues à l'Europe et se sont développées timidement en France comme en témoigne l'ouverture en 1998 du séminaire « Sociologie des homosexualités » par Françoise

Gaspard et Didier Eribon à L'École des hautes études en sciences sociales. Ainsi donc, aujourd'hui en France, l'homosexualité a droit de cité à l'université et n'est plus cantonnée dans le champ de la psychologie.

S'il convient – à moins d'être conservateur et de vouloir liquider l'héritage de mai 68 – de se réjouir de la libéralisation des mœurs et de la plus large acceptation – faut-il aller jusqu'à parler de « banalisation » ? – de l'homosexualité, n'existe-t-il pas dans le même temps le danger rampant d'un désintérêt croissant pour tout un pan d'une littérature homosexuelle aujourd'hui considérée comme désuète car appartenant à un passé révolu, tout au plus capable de susciter une curiosité d'antiquaire ? Les écrivains comme Julien Green (1900-1998) tiraillés entre la foi et la chair, les récits de tourments intérieurs sur fond de séminaire comme le *Gerardo Lain* (1967) de Michel del Castillo ou les tribulations d'*Alexis dans Alexis ou le traité du vain combat* (1929) de Marguerite Yourcenar sont-ils encore susceptibles de trouver un public tant cet univers de scrupules, de masochisme moral, de culpabilité écrasante et de reniement de soi semble aujourd'hui daté ?

Une autre question est celle de la possibilité de la survie de la dimension subversive longtemps rattachée à l'homosexualité et à la littérature homosexuelle. En effet, la subversion homosexuelle ne se dilue-t-elle pas dans l'acceptation de l'homosexualité ? Dans *Le rapt de Ganymède*, Dominique Fernandez, pessimiste, note : « C'est une loi à établir, que toute dédramatisation dans le domaine moral supprime des sujets de roman et fait s'effondrer un pan de la culture. Ce qui est souhaitable du point de vue civique est désastreux du point de vue littéraire. [...] C'est une aventure qui laisse tout bête et interdit, que de se retrouver bénéficiaire d'un non-lieu [...] quand on a cru être un rebelle. Telle est la situation faite aux homosexuels aujourd'hui. »^[11] Et force est de constater que la banalisation de l'homosexualité a entraîné dans son sillage la disparition littéraire de cette ho-

mosexualité « noire » qui conférait aux romans de Genet ou de Pasolini leurs re-
lents de soufre. On chercherait aujourd’hui vainement ces ambiances de bars in-
terlopes et d’hôtels borgnes dont la décrépitude est une incitation à la débauche.
Disparus ces lieux où le désir était décuplé par le danger. Finies les rencontres
entre les brutes et les truands des cœurs dans les bars à matelots ou aux abords de
la *Stazione Termini* romaine, dans l’attente de ces *ragazzi* qui vous conduisaient
de manière imprévisible au septième ciel ou au dernier des cercles de l’enfer.
Dans ces romans, l’homosexuel était le ver dans le fruit de la société, le facteur
de désordre, celui qui menaçait les fondements de l’édifice social, qui démasquait
souvent aussi les penchants inavouables cadennassés sous le mythe du bon père
de famille. Le bourgeois homosexuel était par amour pour les beaux yeux d’un
gigolo prêt à se damner et à fouler aux pieds les valeurs de sa caste. Dominique
Fernandez trouve des accents vibrants pour évoquer cette dimension subversive
de l’homosexualité : « L’homosexualité n’a un rôle à jouer dans l’histoire générale
de la culture que pour la fonction symbolique qu’elle exerce : comme refus de
la normalité (mais pas seulement de la normalité sexuelle), comme choix de la
marginalité (mais pas seulement de la marginalité sexuelle). [...] Mis au ban de
la société, l’homosexuel est en mesure de la critiquer, d’en dénoncer les travers,
les vices, les ridicules, ou simplement d’en démonter les rouages avec une lucidité
refusée à ceux que l’ordre en place avantage. [...] C’est toujours à un minoritaire
que revient le rôle de révéler l’étroitesse et la bassesse de l’opinion dominante. »^[12]
À en croire l’écrivain, si l’homosexualité a perdu cette fonction, c’est parce qu’elle
est devenue politiquement correcte : « L’homosexuel est donc un héros type de
roman ; mais à condition de ne pas accepter la liberté érotique que lui concède
aujourd’hui le relâchement des mœurs, à condition de ne pas se laisser prendre
au piège de la tolérance et de l’assimilation. [...] »^[13]

C’est là que le bât blesse. Les homosexuels ne se sont pas aperçus du tribut à
payer à la normalité. La société les a acceptés à la condition sous-entendue qu’ils

devinssent fréquentables, ce qui exigeait d'eux implicitement de renoncer à tout ce qui pouvait choquer. Le politiquement correct accepte la différence mais pas la « perversion ». *Exit* donc tout un pan de la littérature homosexuelle subversive qui vantait les amours impubères et faisait l'éloge des culottes courtes. Gabriel Matzneff auteur des *Moins de 16 ans* ferait scandale aujourd'hui. Et il apparaîtrait désormais proprement impensable de publier Tony Duvert qui reçut pourtant en 1973 le prix Médicis pour *Paysage de fantaisie*, éloge des relations entre un adulte et des enfants. Plus unimaginable encore aujourd'hui, son ouvrage *Le Bon sexe illustré* (1974), émaillé de photos de garçons en érection, fut salué comme une courageuse attaque contre les non-dits dans l'éducation sexuelle occidentale. Il y a également fort à parier que René Scherer ne trouverait plus aujourd'hui éditeur pour son *Émile perversi* (1974) et que le *Roi des aulnes* (1970) de Michel Tournier susciterait les plus vives réserves, attendu que son héros Abel Tiffauges se repaît en écoutant les enregistrements des gazouillis des cours de récréation et en contemplant les photos de sorties d'école. Est-ce à dire que toute dimension subversive a disparu de la littérature homosexuelle contemporaine ? Peut-être la subversion s'est-elle simplement déplacée ? N'est-elle pas à chercher aujourd'hui du côté d'un Erik Rémès, auteur de *Je bande donc je suis* qui, la même année que Guillaume Dustan dans *Nicolas Pages* (1999), faisait l'apologie du bareback, à savoir des relations sexuelles non protégées en pleine épidémie de sida, mettant en scène des contaminations tantôt imposées tantôt librement consenties. Rémès a poursuivi dans cette veine sulfureuse avec *Serial fucker: journal d'un barebacker* (Blanche, 2003), suscitant des contre-attaques parfois violentes de l'association *Act up* de lutte contre le sida. Dans *Serial Fucker*, Rémès n'hésite pas à narrer par le détail le meilleur moyen de contaminer son partenaire à son insu : « Pour plomber quelqu'un, c'est également très simple. Il suffit d'un peu de doigté [...]. On retire discrètement la capote pendant la baise. On fait semblant de la mettre. Des plombeurs crèvent préalablement les capotes avec une aiguille, etc. » [...] « J'ai plombé une actupienne^[14], tralalalaire, tralalala [...] »^[15] Quel que soit le jugement que l'on porte sur les pratiques énoncées, force est de constater que la littérature ho-

mosexuelle d'Erik Rémès est doublement subversive dans la mesure où elle va à l'encontre des repères moraux de la société mais d'une partie de la communauté homosexuelle elle-même. Dans un autre registre, on retrouve aussi dans l'œuvre de l'Autrichien Josef Winkler (né en 1953) la dimension subversive de l'homosexualité. Dans une Autriche catholique et bien-pensante, Winkler a fait d'un roman largement autobiographique (*Le serf*, 1987) un immense blasphème. Il s'y décrit s'introduisant dans l'anus sa bougie de communiant, y compare aux hosties le sperme de ses amants qui se fige sur sa langue et à chaque fois qu'il s'agenouille devant la braguette d'un prostitué maghrébin lui reviennent en mémoire les génuflexions de l'enfant de chœur qu'il fut jadis.

Toutefois force est de constater, qu'abstraction faite de ces « monstres », la littérature homosexuelle aujourd'hui est bien aseptisée. À force d'avoir voulu singer le mode de vie hétérosexuel et caressé le rêve du bonheur tranquille à deux avec un chien dans un pavillon de banlieue – ou un loft citadin pour les plus fortunés – les homosexuels n'ont-ils pas fini par s'engluier dans la production d'une littérature qui n'est que la copie conforme voire la pâle copie de la littérature hétérosexuelle ? Partout ce sont les mêmes poncifs, des histoires de rencontres tantôt heureuses tantôt malheureuses, puis vient le temps où l'on se met en ménage, s'ensuit presque inévitablement le thème de l'ennui conjugal, avec son cortège d'infidélités occasionnelles et d'états d'âme alimentant des conversations téléphoniques interminables qui permettent de noircir aisément bien des pages. *Et qui va promener le chien ?* (1996) de Stephen Mc Cauley nous paraît être une interrogation caractéristique de ce genre de littérature où homosexuels et hétérosexuels sont interchangeable – ce qui n'enlève rien aux qualités de l'auteur à qui il faut reconnaître un sens de l'humour certain. Dans ces romans, on ne revendique plus le droit à la différence mais au contraire l'assimilation au mode de vie et aux préoccupations des hétérosexuels. Mc Cauley, lui-même, revendique cette neutralité dans le choix et le traitement des sujets : « J'écris des romans, souligne-t-il.

Les sujets m'intéressent d'abord et avant tout. Je ne tourne pas nécessairement autour d'intérêts gays. Mes thèmes sont plutôt universels, je crois.»^[16]

Dominique Fernandez porte sur cette évolution un regard sévère : « Depuis la « libération » des mœurs, parmi le foisonnement des romans à sujet homosexuel^[17], on en trouverait peu qui fortifient d'un apport vraiment enrichissant l'édifice de la « culture homosexuelle » élevée pendant le siècle de la honte et de la clandestinité. [...] Quel style est venu remplacer le style du malaise ? Depuis que la fierté ou tout simplement le bonheur d'être ce qu'il est a remplacé chez l'homosexuel le sentiment de culpabilité et de détresse, on ne voit pas que la joie de vivre ait donné naissance à une écriture originale.»^[18] Cette critique qui fait du sentiment de culpabilité et de détresse le terreau fertile de la littérature homosexuelle nous conduit à une autre interrogation. Si l'on entre dans cette logique qui veut que l'amour heureux n'ait pas d'histoire, que l'on ne fasse pas de littérature avec des bons sentiments et que les plus grandes œuvres soient nées du statut de paria de leur auteur ou de leurs personnages, quel a été l'apport du sida à la littérature homosexuelle ? En effet, alors que tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes – et donc qu'implicitement la qualité littéraire ne pouvait que décliner – les homosexuels ont retrouvé avec une brutalité inouïe leur statut de pestiféré. Ils étaient à nouveau ceux sur qui le malheur fondait et par qui le malheur arrivait. Les malades étaient mis à l'isolement et l'on ressortait les masques des temps de la peste. Est-ce à dire que le sida – à travers les œuvres d'Hervé Guibert, d'Edmund White ou de Michael Cunningham, pour ne citer que quelques exemples – a eu une influence paradoxalement « vivifiante » sur la littérature homosexuelle ? La question reste ouverte.

Si le sida n'a guère été une source d'inspiration que pour la littérature homosexuelle occidentale, il convient, au-delà de ce sujet, de ne pas oublier que

la littérature homosexuelle du XX^e siècle est bien plus large que la littérature européenne et nord-américaine, bien plus vaste mais ô combien méconnue. En Europe même, bien des noms comme ceux de Mario Wirz, d'Alexander Ziegler ou d'Aldo Busi ne sont guère connus au-delà des frontières de leur propre pays. Chacun a déjà entendu bien sûr le nom de Mishima mais qui connaît des nouvellistes et romanciers israéliens comme Yotam Reuveny (*Du sang sur les blés*, 2001) ou Yossi Avni (*Le jardin des arbres morts*, 1995)^[19], le Tunisien Eyt Chékib-Djaziri (*Un Poisson sur la balançoire*, 1997, et sa suite *Une Promesse de douleur et de sang*, 1998) ou encore les mangas japonais homosexuels de Minami Ozaki comme *Zetsuai 1989*, paradoxalement très populaires auprès d'un public féminin ? Et surtout, que sait-on de l'existence hypothétique d'une littérature homosexuelle nécessairement clandestine dans ces pays islamiques où, comme en Iran, au nom de la *sharia*, les homosexuels sont encore pendus haut et court ?

À défaut de répondre à toutes ces questions, les textes qui suivent apportent des éléments de réponse. On constate tout d'abord une vitalité de la prose écrite par des homosexuels ou ayant l'homosexualité pour objet. Et pourtant, quoi qu'en dise Dominique Fernandez, il n'est sans doute pas entièrement révolu, le *temps de la honte*. À n'en pas douter des dizaines de manuscrits sommeillent encore dans des tiroirs, nouvelles ébauchées, fragments de romans ou confessions intimes, que l'on n'ose pas exhumer et publier par peur de s'exposer, à l'instar de ces acteurs hollywoodiens qui y réfléchissent à deux fois avant d'endosser un rôle « sulfureux ». Or l'écriture est plus intime encore. Il pèse toujours, même sur les romans, un soupçon d'autobiographie. Toutefois certains amoureux de l'écriture ont décidé de relever le défi et se sont lancés dans l'aventure. Leurs textes apparaissent comme prometteurs. On y mesure surtout la distance qu'il y a entre une certaine image de l'homosexualité, citadine, festive et libérée, volontiers véhiculée par les media et le quotidien parfois plus sombre de milliers d'individus taraudés par la misère affective et sexuelle comme le héros de *Cellule métallique* de Pascal

Truchet. Dans une cabine téléphonique qui figure sa prison, le personnage tente, dans une course désespérée contre les unités téléphoniques, de décrocher un rendez-vous avec l'un de ces pseudonymes qui défilent sur ces réseaux où monologuent les solitaires que le manque ne laisse pas en repos. Nulle trace non plus d'une homosexualité épanouie dans la nouvelle *Les reliefs du plaisir* qui conduit le lecteur dans l'univers souterrain des *backrooms*, ces labyrinthes qui sentent le sperme et la sueur, où la chair est souvent triste, où les paroles sont rares et où des corps en proie à la tyrannie du désir déambulent comme des pantins sans âme.

Dominique Fernandez s'inquiétait un peu tôt du préjudice littéraire qu'entraînerait une homosexualité acceptée et heureuse. Luc Roger, également co-auteur d'un ouvrage destiné à lutter contre l'homophobie dans le milieu scolaire en Belgique, nous rappelle avec deux nouvelles, *Lea Zar* et *Les Balcons fleuris*, combien est mince le vernis de tolérance et avec quelle inquiétante vitesse il se fissure. *Lea Zar*, conte violent de l'homophobie ordinaire entre enfants, prouve, s'il en était encore besoin, que la haine et l'imbécillité n'attendent pas le nombre des années. Dans *Les balcons fleuris*, un professeur qui vit avec son serviteur et amant dans le presbytère d'un de ces villages belges coquets et propres voit soudain l'idylle tourner au cauchemar pour avoir malencontreusement piétiné les plate-bandes des notables du cru. La nouvelle se termine quelque part dans le voisinage des *Scènes de chasse en Bavière* (1966) de Martin Sperr. Le héros de Luc Roger a donc bien raison de se sentir, malgré la bonhomie apparente des villageois belges, «comme ces Juifs qui, après des années de vie paisible dans des pays libres et démocrates, s'étaient senti pousser de nouvelles racines [...] et qui, vieilliss, presque sereins, avaient senti l'antique haleine fétide et âcre [...] et entendu des voix haineuses leur intimer de partir [...]». Et plus d'un homosexuel ou d'une lesbienne qui pense s'être aujourd'hui harmonieusement fondu(e) dans le paysage gagnerait à ne pas oublier combien les apparences sont dangereusement trompeuses. Si le propos est sérieux, le ton de Luc Roger n'est jamais sentencieux car l'écrivain est avant tout conteur comme le confirment les attendris-

santes aventures d'Augustin qui, à l'exposition universelle de Bruxelles en 1958, se découvre une passion qui ne le quittera plus (*Augustin à l'expo 58*).

Pascal Leray entraîne, lui, le lecteur sur des chemins à première vue plus déroutants. Au milieu des structures sérielles dérivées qu'il exploite fiévreusement, *Ignny Anthrope* est une bizarrerie qui se situe aux confins de la narration et du délire. « Effacements » est une variation du motif initial. En trame, quelques citations de « Titticut Follies » de Frederick Wiseman. Quant au déversement obscène de ce texte, quant à la masse quasi informe dont la parution n'est pas encore programmée, il y a peu à en dire peut-être, sinon que l'expérience est adossée à l'épreuve d'« Avec l'arc noir » (poème), paru en 2009 chez le Chasseur abstrait éditeur.

Dans un registre plus exotique, Serge Meitinger, universitaire de la Réunion, plonge son lecteur avec un art consommé du suspense dans un monde à mi-chemin entre Eduardo Mendoza et Pedro Almodovar à travers une nouvelle qui se veut aussi une réflexion sur les ambiguïtés du genre, du désir et de la séduction. Autant de récits qui prouvent que la prose homosexuelle n'est condamnée ni au récit d'infemales priapées ni à un nombrilisme triomphant ou geignard.

Si avec la disparition récente de Bernard Delvaille, la poésie homosexuelle de langue française a perdu une de ses plumes à l'élégante mélancolie, la relève n'en semble pas moins assurée. En ce siècle de migrations et de métissage, la poésie d'Arnaud Delcorte puise une part de son inspiration dans la beauté, le mystère et la sensualité des corps exotiques dont elle esquisse une géographie. Azeem, Ryad ou Karim sont autant d'*Invitations au voyage*. La poésie d'Arnaud Delcorte apparaît comme « une jonchée de soupirs », soupirs de plaisir, de regrets, de désespoir parfois aussi. Si l'ailleurs illumine l'imagination du poète, ce dernier ne perd jamais de vue les zones d'ombre du monde. Dans « Écume rose, écume noire », Arnaud Delcorte dresse un martyrologe de l'homosexualité que

l'on aimerait croire exhumé d'un lointain passé. C'est pourtant à un triste tour du monde contemporain, encore largement prisonnier des ténèbres d'un obscurantisme médiéval, qu'Arnaud Delcorte, convie le lecteur, renouant ainsi avec le meilleur de la poésie engagée.

S'il est un goût qu'Arnaud Delcorte, poète belge, partage avec le poète argentin Oscar Portela traduit en français par Patrick Cintas, c'est celui des corps enivrants et des regards de braise. Oscar Portela laisse son imagination s'enflammer à la vue de ces *guapos latinos* traqués aussi bien dans la rue que dans les pages des magazines. Sa poésie est un feu d'artifice baroque. On croirait entendre quelque carmélite en transe tant ses vers sont enfiévrés d'un désir qui confine à l'extase des grands saints espagnols. Oscar Portela est tout à la fois un amoureux des garçons et un mystique de la chair.

C'est une fièvre tout aussi violente qui parcourt les vers de Jean-Claude Cintas et de son *chantpoème* intitulé «Ma femme est mon plus beau des mecs». Le *chantpoème* (à écrire expressément en un seul mot) est inscrit dans la réalité. Nous ne sommes pas dans un simple jeu d'écriture poétique et de fantasme mais dans une vraie poésie attachée à la clairvoyance d'une sexualité assumée par l'auteur. Nous sommes bien dans l'expression d'une sexualité certes hétérosexuelle mais dont les «ingrédients» sont habituellement attribués uniquement à l'homosexualité. Clivage qui n'est à l'avantage d'aucune des parties. Il n'y a en fait pour Jean-Claude Cintas qu'une seule sexualité. Concept philosophique qui mériterait un large débat.

Si le théâtre est le grand absent de ce volume, cela n'est dû en rien à quelque ostracisme de notre part mais bien plutôt à l'absence de contributions reçues. Peut-être les dramaturges ont-ils été dissuadés par la forme de l'ouvrage qui ne permettait guère de publier qu'une ou quelques scènes avec l'inconvénient de

passer à côté de cette magie qui tient à la cohérence de l'ensemble. En revanche, nombreuses ont été les études et réflexions littéraires suscitées par l'annonce de ce volume. Si nous avons choisi de placer en tête du chapitre qui leur est dévolu le texte de Pierre Lepori, c'est parce qu'il a le mérite de poser les questions essentielles tournant autour du genre, de la sexualité et de la littérature. Pierre Lepori vient de fonder à Lausanne une revue littéraire homo / queer intitulée non sans malice *Hétérographe, revue suisse des homolittératures ou pas*. Elle paraîtra pour la première fois en mars 2009. Dans cet article de présentation de son projet, le fondateur de la revue aborde les réactions à son initiative, entre ceux qui trouvent le projet trop peu identitaire et donc pas militant et ceux qui sont allergiques à l'idée même d'une « littérature homosexuelle ». De quoi nourrir un débat passionnant.

La plupart des autres essais émanent d'universitaires qui, s'ils n'appartiennent pas à des départements d'études gay et lesbiennes – au demeurant encore fort rares –, témoignent néanmoins de la vitalité des recherches sur l'homosexualité masculine ou féminine et sur sa représentation en littérature au fil des siècles. Chose inconcevable il y a encore quelques décennies, au *siècle du malaise* où l'on passait pudiquement sous silence les mœurs de Wilde ou de Montherlant, il est possible aujourd'hui de se pencher le plus doctement du monde sur « Tribadisme et lesbianisme dans *Les Fleurs du mal* » comme le fait Myriam Robic. Les études ont été classées en fonction du siècle de l'écrivain sur lequel elles portent. C'est ainsi que Marine Piriou ouvre le bal avec Diderot. Son article analyse le réquisitoire romanesque de *La Religieuse* en explicitant la défense par Diderot de la pluralité des relations intersubjectives dans leurs dimensions hétéro et homosociale via l'exploration des diverses strates structurelles du discours. Suit notre essai sur les « antiphysitiques » qui démontre que, contrairement à une idée reçue, ce n'est pas l'ouvrage de François Carlier, *Études de pathologie sociale. Les deux prostitutions* (1887) qui constitue la première étude sur l'homosexualité au XIX^e siècle mais bel et bien les *Mémoires* de Canler, ancien chef du service de Sûreté (1797-

1865). Ces mémoires comportent non seulement une typologie de l'homosexualité masculine mais aussi une topographie du Paris homosexuel de l'époque et, plus surprenant encore, une tentative d'explication du phénomène qui, malgré les formules de rigueur sur « le vice infâme », n'est pas dénuée d'humanité.

C'est également au XIX^e siècle que fut publié le roman de Joseph Méry, *Monsieur Auguste*, qu'analyse Przemysław Szczur, spécialiste de Zola, doctorant à la faculté des Lettres de Cracovie, dont la thèse doit porter sur le personnage homosexuel dans le roman français de la seconde moitié du XIX^e siècle. S'il a choisi comme point de départ le roman de Méry, c'est qu'il s'agit d'un livre presque totalement inconnu, en tout cas en France, car certaines études anglophones, par exemple *Homosexuality in French History and Culture* de J. Merrick et M. Sibalis, le citent parmi les ouvrages du XIX^e siècle traitant de l'homosexualité. Il est également signalé, parmi beaucoup d'autres, par Louis Godbout dans sa conférence « Ébauches et débauches : littérature homosexuelle française, 1859-1939 ». Bien qu'il n'en soit encore qu'au tout début de ses recherches, Przemysław Szczur a d'ores et déjà constaté qu'il existait un nombre assez important de textes littéraires du XIX^e ayant trait à l'homosexualité, qui ont sombré dans un oubli quasi total. Ce sont souvent des oeuvres d'une qualité littéraire moyenne, mais intéressantes comme vestiges de cette entreprise singulière que fut l'invention de l'« homosexuel » par les chercheurs, penseurs et littérateurs du XIX^e siècle. Pour Przemysław Szczur, il est grand temps de sortir ces ouvrages du placard dans lequel les a rangés une certaine critique bien-pensante et c'est ce à quoi s'emploie ce jeune chercheur. En proposant une lecture de *Monsieur Auguste* (1859) de Joseph Méry, il décrit les modalités selon lesquelles s'effectue l'entrée de l'homosexualité – en tant que sujet central – dans le roman français. D'après l'optique adoptée, le mode de traitement romanesque de ce thème est le résultat du positionnement spécifique de la littérature dans l'univers discursif de la seconde moitié du XIX^e siècle, marqué par la montée des discours de savoir naissants. L'accent est mis sur trois stratégies complémentaires qui permettent au romancier d'aborder un sujet

considéré à l'époque comme réservé à la science : la familiarisation, la réticence et la suggestion. La formule yourcenarienne « écrire à voix basse », employée dans le titre, renvoie à l'effet de chuchotement que crée la conjonction de ces trois procédés rhétoriques dans le texte du roman.

Aborder la question de l'homosexualité – et plus particulièrement du lesbianisme – dans la littérature du XIX^e siècle semble inconcevable sans évoquer *Les Fleurs du Mal*. On sait que Baudelaire songeait à intituler son recueil *Les lesbiennes* en 1846. Lors du procès de 1857, deux poèmes consacrés aux gougnottes et tribades (termes plus courants pour désigner les lesbiennes au XIX^e siècle) sont condamnés pour « outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs » par le tribunal. Par ce sujet, il importait ainsi à Baudelaire de bousculer le lecteur et de le provoquer en insistant sur la mise en scène provocante de l'Eros et sur la damnation des lesbiennes, icônes et emblèmes modernes de la souffrance parce qu'elles sont rejetées de la société et parce qu'elles recherchent un idéal qui se heurte au vide. Tel est l'objet de l'étude de Myriam Robic, auteur d'une thèse intitulée « *Retour vers l'Eden perdu* : fonctions et représentations de la Grèce dans les œuvres poétiques de T. de Banville » dans laquelle elle consacre un chapitre important au mythe de Sappho. Myriam Robic prépare actuellement un ouvrage intitulé *Femmes damnées : saphisme et poésie* (1846-1889). La parution de son livre *Hellénismes de Banville : mythe et modernité* (Champion, collection « Romantisme et Modernité ») est prévue pour 2009.

Renée Vivien, femme de lettres née vers la fin du XIX^e siècle (1877), fait l'objet d'une étude signée Dominique-Joëlle Lalo, également auteur d'une thèse en littérature française intitulée *Psychanalyse de la passion amoureuse, la correspondance entre Julie de Lespinasse et le comte de Guibert*. Troublant récit qu'*Une Femme m'apparut* de Renée Vivien, prose à la tonalité mélancolique qui chante le saphisme, mais va au-delà. Si les affres de l'amour et son incomplétude y sont dépeints subtilement, le texte dissimule, dans ses méandres, une nostalgie pour la

mère, ce premier objet d'amour que, selon la psychanalyse, nous rechercherions tous dans notre partenaire.

À sa manière, Annemarie Schwarzenbach (1908-1942) a incarné dans sa vie la transgression des frontières étroites des genres et de la géographie. Lesbienne, elle épousa le diplomate français Claude Clarac pour ne plus dépendre financièrement de ses parents. Issue de la grande-bourgeoisie zurichoise, elle passa une bonne partie de son éphémère existence à sillonner le globe. Son récit *Une femme seule* a inspiré à Mathilde Fournier une étude sur la disruption du genre. *Une femme seule*, nouvelle d'Annemarie Schwarzenbach, raconte la fascination de son auteur-narratrice pour le personnage troublant de la baronne Katrin Hartman. Mais tandis que celle-ci séduit la communauté des exilés de Téhéran, le récit met à jour les troubles de genre de l'héroïne comme de la narratrice. Ce qui pourrait ressembler au récit d'une anecdote orientale opère en réalité une véritable disruption du genre telle que la définit Judith Butler.

Chez François Augiéras (1925-1971) qu'étudie Jacques Isolery de l'Université de Corte, l'amour et le désir s'éloignent aussi le plus souvent des sentiers battus. L'œuvre est à l'image de l'existence de l'écrivain, traversée par la quête d'un Sens qui revêt des allures variées et le plus souvent étonnantes voire scandaleuses. La sexualité, le désir des garçons, les amours plurielles et polymorphes sont une parmi les traces manifestes de cette recherche puissamment « esthétique ». Initiatique, son écriture est un appel peu fréquent à une éthique de la « Joie », promesse de la venue d'un « Homme Nouveau ».

Dans notre étude consacrée à Josef Winkler, né en 1953, nous explorons, pour notre part, l'univers de cet écrivain originaire de Carinthie qui dépeint dans une langue baroque où flotte en permanence une odeur de cadavre et d'encens une Autriche profonde, catholique, arriérée et cruelle dans laquelle tous les sentiers conduisent à la mort. Dans cette écriture marquée par la névrose et le ressas-

sement obsessionnel, Winkler célèbre l'homosexualité comme les noces d'Eros et de Thanatos sur fond d'incantations blasphématoires.

Si l'écriture de Winkler a quelque chose de pathologique, c'est à une maladie au sens propre que s'intéresse Anca Porumb dans son article consacré à l'écriture du sida. L'auteur se propose d'analyser à partir d'œuvres de Dominique Fernandez, Hervé Guibert et Yves Navarre les moyens retenus par les écrivains pour décrire ou éluder la maladie. Elle explore les liens complexes que la maladie tisse entre malades, médecins et familles et met surtout en relief les implications du sida sur l'écriture dans un article qui, malgré les progrès thérapeutiques, n'a rien perdu de sa pertinence psychologique.

Puisque la pandémie ignore par définition les frontières de la géographie, il était nécessaire de porter sur la maladie un regard extérieur à la France. C'est chose faite grâce à l'étude qu'Ulrike Neidl consacre au sida dans *Angels in America* du dramaturge américain Tony Kushner né en 1956 (« Le sida comme révélateur des âmes et de la situation socio-politique dans *Angels in America* »). Ulrike Neidl démontre que la maladie a une signification métaphorique et sert de révélateur des âmes. Elle explore le contexte socio-politique dans lequel les malades se retrouvent, mais aborde aussi leurs souffrances physiques et psychiques. Mais au-delà de la souffrance physique et psychique, elle s'efforce de montrer la portée morale de l'analyse. À travers l'éclairage de la psychanalyse, Ulrike Neidl montre les ravages que peuvent exercer la dénégation de la maladie et de l'homosexualité, mais inversement les forces psychiques insoupçonnées que la maladie peut libérer. Malgré la noirceur du sujet, l'article délivre aussi un message d'espoir et prouve qu'à certains égards le thème du sida a « vivifié » la littérature homosexuelle.

Dominique Fernandez s'est lui aussi intéressé, très tôt du reste, au sida dans *La gloire du paria* (1987). C'est toutefois sous un autre angle que Marius Voinea aborde l'œuvre littéraire de Dominique Fernandez à travers *La course*

à *l'abîme* (2002). L'amour et l'art se déclinent, chez l'écrivain, selon un vaste réseau d'interdépendance au moyen duquel l'artiste légitime son existence dans le monde, mise sous le signe du paria, depuis l'espace limitrophe de la marge. C'est l'interrogation majeure de l'œuvre fernandézienne que Marius Voinea se propose de déceler à travers le roman *La course à l'abîme*, paru en 2003, point culminant d'une expérience romanesque qui cherche au fin fond de la matière l'origine d'une volupté troublante de nature éminemment picturale. Marius Voinea s'attache au cas du peintre Caravage, personnage central du roman *La course à l'abîme*, qui légitime l'amont de l'art par rapport à la vie. En amplifiant la thèse d'Oscar Wilde développée dans le *Déclin du mensonge* qui postule la nature surplombante de l'art, le romancier en fait l'espace d'une véritable figuration amoureuse. En effet, l'amour homosexuel, ce type d'amour qui *n'ose pas dire son nom* (Dominique Fernandez), relie l'acte de création à la spontanéité d'une attraction charnelle. Ainsi, la toile du monde dévoile la plasticité esthétique de l'assaut sensoriel qui précède tout geste présent dans la nature. La passion amoureuse entre Michelangelo et Mario perdure grâce à sa portée esthétique *originnaire*. Autrement dit, l'entérinement d'une passion amoureuse hors normes parvient à faire surface grâce à la naissance antérieure de l'œuvre d'art à laquelle chaque effusion passionnelle fait écho.

Bien que, comme nous le rappelions dans notre exorde, le désir homosexuel se soit abondamment exprimé dans la littérature arabe classique, il avait fini par être victime de la chape de plomb qui entoure, non sans hypocrisie, l'homosexualité dans les sociétés arabo-musulmanes. Toutefois, depuis quelques années, plusieurs écrivains d'origine maghrébine – les Marocains Rachid O. et Abdellah Taïa ou encore l'Algérien Aniss A. – ont décidé de rompre le silence. C'est à eux que s'attache Ahmed Kharraz dans son étude consacrée à leur « langage homoérotique » car le terme de « littérature homosexuelle » est sans doute impropre à désigner une écriture pudique dans laquelle le désir s'exprime à demi-mot, le plus souvent dans la langue de l'autre, le français.

La présence la plus surprenante dans ce chapitre demeure sans doute celle de Przemysław Szczur tant des recherches universitaires sur l'homosexualité semblaient improbables dans la conservatrice et très catholique Pologne. Mais le moment est peut-être venu de réviser certains jugements car c'est dans cette même Pologne réputée homophobe et réactionnaire qu'à l'université de Cracovie un professeur, Mme Krystyna Slany, a mis en place à l'Institut de Sociologie une spécialisation en *gender studies*. Dans ce cadre sont proposés aux étudiants, entre autres, des cours sur le féminisme, la sociologie du genre, la sociologie de la masculinité et la sociologie *queer*. Ce dernier cours est assuré par Mmes Katarzyna Zielinska et Katarzyna Wojnicka. Le programme embrasse la réflexion sur l'homosexualité et les autres sexualités non normatives dans une perspective historique et comparative, depuis les premières analyses pseudo-scientifiques au XIX^e siècle, en passant par la théorie de Foucault, jusqu'aux conceptions de J. Butler et E. Kosofsky-Sedgwick. Par ailleurs, il existe, parmi les chercheurs polonais, un certain nombre de théoriciens *queer*, dont deux noms sont à retenir : Joanna Mizielinska, élève de J. Butler, et Jacek Kochanowski, qui s'inspire beaucoup de penseurs français comme Foucault et Hocquenghem. Il existe aussi de plus en plus de colloques et de publications touchant à ce domaine, ainsi la revue polonaise en ligne *Interalia* dont certains articles sont disponibles en anglais.^[20] Impossible donc de dire : À l'Est, rien de nouveau... Nous en voulons aussi pour preuve l'article de la roumaine Anca Porumb sur l'écriture du sida. Certes, dans de nombreux pays le chemin à parcourir reste encore long et semé d'embûches, toutefois on peut dès aujourd'hui se prendre à espérer que l'exemple de la Pologne et de la Roumanie ne demeure pas sans lendemain mais soit au contraire pour les gays, les lesbiennes et les esprits anticonformistes dans le monde littéraire et universitaire le prélude d'une liberté nouvelle.

[...]

chez **Le chasseur abstrait**

des livres à lire sur le sujet

– **Le goût de l'azur cru** - Arnaud Delcorte

collection L'imaginable - poésie - 2009

– **L'homme de désir** - Serge Meitinger

collection Djinns - récit - 2009

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: + 33 (0)5 61 60 28 50

fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le mars 2009

ISBN: 978-2-35554-044-8

EAN: 9782355540448

ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: mars 2009

ISSN: 1958-752X



9 782355 540448